

Carolina Kobelinsky et Lilyane Rachédi (dir.)
TRACES ET MOBILITÉS POSTHUMES
RÊVER LES FUTURS DES DÉFUNTS EN CONTEXTES MIGRATOIRES
Paris, Éditions PETRA, 2023, 302 p.

N'Dri Paul Konan
Haute école de travail social et de la santé de Lausanne (HES-SO, HETSL)

« Penser l'épreuve de la mort par le prisme de la migration ou penser la migration par le prisme de l'épreuve de la mort », ainsi peut-on synthétiser les résultats d'un corpus de plus en plus important de recherches qui, au cours des dernières décennies, ont tenté d'apporter des réponses aux questions suivantes : où être enterré·e lorsqu'on a fait sa vie entre son pays d'origine et un autre ? Selon quels rituels ? Comment garantir la transformation d'un défunt en un ancêtre ? Comment accompagner au mieux celles et ceux qui font l'expérience d'un deuil au loin ? Comment offrir de nouvelles clés de compréhension aux professionnel·le·s qui s'inscrivent dans la chaîne des services et prestations fournies aux personnes migrantes face à la mort ? Si ces questions ne sont pas nouvelles, elles trouvent un écho particulier dans cet ouvrage collectif. En effet, les différentes contributions qui le composent montrent que ce que les vivants font aux morts en migration tout comme ce que les morts en migration font aux vivants pourrait être (re)considéré par un prisme conceptuel nouveau et inédit : celui bien trouvé des notions de « traces », considérées « comme un levier puissant pour penser comment les itinéraires posthumes permettaient d'appréhender une multiplicité d'espaces en même temps qu'une imbrication entre différentes temporalités », et de « futur rêvé » des morts avec, par et pour les vivants.

À travers l'étude de la pluralité des formes de traces que les morts en migration donnent à voir dans les espaces physiques, dans les espaces mémoriels ou dans les espaces de plus en plus virtuels, les auteur·e·s appellent à désormais situer toute réflexion dans ce domaine autour de trois temporalités : celle du passé (les défunts), celle du présent (les vivants) et celle du futur (la possibilité d'un avenir commun). En plus de « saisir ce que les intentions et les désirs prêtés aux morts nous disent des enjeux politiques au cœur de la conformation ou la reproduction des collectifs des personnes migrantes, mortes et vivantes », on peut relever quatre intérêts principaux de cet ouvrage. Il s'agit d'une part de la pluridisciplinarité des contributeurs et contributrices. Par son approche multisituée des morts en migration, les contributions permettent au lectorat de saisir (et de se saisir de) la multiplicité et la complexité des expériences à la fois singulières et partagées des expériences de la mort en migration. D'autre part, les

contributions multicontinentales convergent, malgré leurs différences, vers un consensus de fait : les morts en migration, qu'elles surviennent en Amérique latine, au Japon, au Canada, en Espagne, en Russie ou au Sénégal sont bien plus que des « morts dérangeantes » ; elles interrogent, bousculent et interpellent la capacité des vivants à faire société. De plus, en associant des chercheur·euse·s venant du travail social, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire et des professionnel·le·s de l'intervention sociale, cet ouvrage a le mérite de s'adresser à un large public. Pour finir, cet ouvrage invite le lectorat à (re)visiter aussi bien les représentations sociales de la « bonne mort », les pratiques funéraires et rituelles face à la mort, les engagements personnels et collectifs des migrant·e·s par et pour les morts, et la gestion de la mort, notamment les mobilités posthumes transnationales, comme autant de matérialités de ces traces et de ce futur rêvé. Pour les auteur·e·s de cet ouvrage, « à travers le traitement des morts en migration se dessinent les contours d'un nouvel horizon, d'un futur rêvé des morts avec les vivant », pour ne pas dire d'un futur rêvé *par et pour* les vivants.

Dans leur contribution « Les futurs rêvés des morts » servant d'introduction générale, Carolina Kobelinsky et Lilyane Rachédi dressent la ligne principale de cet ouvrage collectif, qui est de rendre compte de « la relation entre le traitement des morts venus d'ailleurs et les reconfigurations politiques des communautés migrantes qui se projettent vers l'avenir ». Une relation qui se pose en filigrane autour de trois questions-clés : comment prend-on soin des morts en migration ? En quoi la mobilisation des morts par les vivants et/ou autour des morts modèle en retour les manières dont ils se projettent vers l'avenir ? Et enfin, comment « les traces des défunts “sur et pour” les personnes endeuillées sont[-elles] mobilisées de manière privilégiée dans un processus de deuil en contexte migratoire », aussi bien par les personnes elles-mêmes que par les professionnel·le·s des métiers du social qui s'inscrivent dans la chaîne des services et des soins offerts aux migrant·es ? Ces questions trouvent respectivement réponse dans les trois parties qui composent cet ouvrage.

Les auteur·e·s de la première partie proposent d'édifiantes réflexions sur la prise en soin de ces « curieux diplomates » que sont les morts en migration. Pour reprendre les expressions de Grégory Delaplace, si les morts en migration n'ont pas pour vocation de « représenter des États », ils s'érigent néanmoins de manière délibérée ou imposée en ambassadeurs « de l'à venir, d'un avenir commun », en ce qu'ils incitent les vivants à des configurations inédites d'accommodements. Prendre soin des morts en migration n'engage en cela pas que les migrant·e·s ; cela requiert tout autant l'engagement des autochtones. À cet égard, l'affirmation : « Montrez-moi la façon dont une nation ou une société s'occupe de ses morts, et je vous dirai

avec une raisonnable certitude les sentiments délicats de son peuple et sa fidélité envers un idéal élevé », que l'on prête à William Ewart Gladstone, homme d'État britannique du 19^e siècle, prend ici tout son sens. Comme le mettent en lumière aussi bien Florence Galmiche, dans sa contribution autour des rapatriements et des alliances avec les morts coloniaux coréens au Japon, que Filippo Furri et Carolina Kobelinsky, autour des corps des migrant·e·s qui décèdent en Méditerranée en tentant de gagner l'Occident, l'« hospitalité funéraire » réservée aux morts migrants autant aux frontières qu'à l'intérieur des États opère comme « l'antithèse de l'hostilité du traitement des personnes migrantes vivantes ».

Mais les morts en migration remplissent bien d'autres fonctions ; celles notamment de permettre aux communautés des vivants de « se mobiliser par et pour » un futur rêvé. En saisissant de manière extrêmement fine les modalités de financement post mortem des défunts des communautés tadjiks, Juliette Cleuziou montre, dans sa contribution « Au nom des morts. Gestion collective des défunts tadjiks en Russie », que se mobiliser pour les morts au travers de ce qu'elle nomme « les caisses des morts », c'est non seulement leur garantir une bonne mort, une mort digne, mais aussi permettre d'« inscrire la mobilité transnationale des vivants dans le temps long et à garantir les mobilités futures ». Ce sont aussi les conclusions de Jordi Moreras et Ariadna Solé Arraràs dans leur contribution « Les morts sans repos. Propos pour une anthropologie du rapatriement », pour qui répondre à la délicate question de « rapatrier ? » au pays d'origine ou « inhumer » en terre d'installation revient à saisir le paradoxe politique entre la volonté des migrant·e·s de s'intégrer à la société d'installation et les conditions de l'intégration *de* la société.

En explorant comment les « [t]races des morts “sur et pour” les personnes endeuillées sont mobilisées de manière privilégiée dans un processus de deuil en contexte migratoire » aussi bien par les personnes elles-mêmes que par les professionnel·le·s des métiers du social qui s'inscrivent dans la chaîne des services et des soins offerts aux migrant·es, les auteur·e·s de la troisième et dernière partie de l'ouvrage proposent des réflexions et témoignages poignants sur l'importance des traces réelles, virtuelles et symboliques des morts en migration comme supports à l'intervention sociale. Ces traces témoignent en cela de la nécessité d'arrimer le savoir sur le savoir-faire et le savoir-être en situation d'intervention des professionnel·le·s auprès des personnes migrantes endeuillées.

Comme Marc-Antoine Berthod le relève si bien dans sa *Postface*, « [c]e livre est porteur d'une fragile promesse ». Mais aussi fragile puisse être cette promesse, les différentes contributions qui composent l'ouvrage portent collectivement un espoir : celui de « l'à venir,

d'un avenir possible » sur terre comme sous terre, pour celui ou celle qui vit en migration, pour celui ou celle qui vieillit en migration, tout comme pour celui ou celle qui meurt en migration.